

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



LEMAIRE Marianne, 2010, *Les sillons de la souffrance. Représentations du travail en pays sénoufo (Côte d'Ivoire)*. Paris, CNRS Éditions, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 254 p., bibliogr., gloss. (Marie Lorillard)

Marianne Lemaire propose ici un ouvrage dense, extrêmement riche pour qui s'intéresse au peuple sénoufo, connu dans la littérature anthropologique pour son ethos d'endurance. Loin d'entrer dans une approche strictement descriptive de la société sénoufo tyebara installée au nord de la Côte d'Ivoire – autour de la ville de Korhogo –, elle fonde sa réflexion sur la conception sénoufo du travail à travers l'analyse du terme *faliwi* et des concepts qui s'y rattachent. C'est donc par le biais du discours sénoufo tyebara que l'on chemine au sein de cette société rurale, et que l'on tente de comprendre en quoi le travail y revêt une place primordiale. Le terme tyebara *faliwi* nous permet par ailleurs de questionner et de mettre en perspective la perception occidentale du travail.

Marianne Lemaire montre que les seuls travaux que les Sénoufo considèrent comme véritables sont ceux qu'ils rangent dans la catégorie indigène de *faliwi*, qui exigent de la personne qui s'y atèle un effort fondateur – plus important que le revenu du travail en lui-même – ainsi qu'une profonde souffrance. C'est le travail agricole, que les Sénoufo nomment *faliwi*, qui s'inscrit précisément dans cet univers de représentations. Cette valorisation de l'effort qui caractérise l'éthique sénoufo du travail est particulièrement perceptible dans les concours de cultivateurs, où les hommes rivalisent pour réaliser des travaux collectifs dans les champs lors de la saison des pluies. Le plus courageux des cultivateurs, et qui reçoit le titre de *teghanwi*, «celui qui est fort à la houe», est celui qui s'adonne au *faliwi* de manière absolue, refusant même de s'alimenter ou de s'arrêter de travailler lorsqu'il est blessé, ne redoutant pas de souffrir physiquement et moralement à cette occasion. Or, souligne l'auteure, le *teghanwi* ne reçoit aucun privilège concret ou matériel à la suite de ce concours, «il ne cherche que le nom» (p. 54). Les xylophonistes qui accompagnent la joute par leur musique attribuent au vainqueur un nom et lui dédient des chants qui soulignent son prestige et son excellence.

En décrivant le déroulement des concours agricoles tels qu'ils se faisaient autrefois, en dévoilant la relation singulière qui se crée entre travail et musique dans ce contexte, et en explicitant positions et fonctions de chaque personnage, l'auteure montre à quel point le travail agricole n'est pas seulement pour les Sénoufo une école de la souffrance maîtrisée. Il s'agit aussi d'un combat, d'une lutte entre hommes où la douleur et la rivalité sont exacerbées par les chanteuses et les xylophonistes. L'analyse du concours dans toute sa complexité nous fait comprendre la dimension agonistique du travail agricole chez les Sénoufo, laquelle passe à la fois par les pratiques des cultivateurs et par les répertoires de chants voués à leur louange.

Cet ouvrage, au-delà des descriptions concrètes du travail agricole et des informations sur la réalité des pratiques qu'il contient, nous permet d'accéder à la compréhension de catégories ou de faits qu'il convoque par le biais de discours. On comprend, à travers la transcription de nombreux entretiens, que pour les cultivateurs sénoufo, le travail de la terre

est inextricablement lié aux notions de souillure et de mort : tout être est censé provenir d'un processus de pourrissement dégageant lui-même un excès de chaleur à l'origine de la vie. Marianne Lemaire met à jour un complexe de valeurs ainsi qu'une dialectique vie/mort/vie qui imprègnent ensemble le travail agricole.

Mais l'intérêt porté au travail agricole, paradoxalement, permet aussi à cet ouvrage d'aborder des domaines différents de la vie des Sénoufo tyebara dans lesquels la relation entre travail et musique prend une importance particulière. D'autres activités concrètes entrent dans la catégorie des *faliwi*, à l'image du travail collectif du damage du sol des maisons, toujours exécuté par des femmes, qui s'accompagne d'un répertoire de chants féminin précis.

Plus largement, en évoquant la notion de *faliwi* dans ses multiples contextes, l'auteure nous fait voyager à travers différentes étapes de la vie des Sénoufo tyebara : l'alliance, l'initiation, les rites funéraires ou le travail de deuil. Tous ces temps de la vie des Sénoufo sont marqués par le travail agricole : au-delà des prestations matrimoniales, on apprend que lors des rites funéraires, l'ensevelissement du défunt suppose la « culture de la tombe » à l'aide des instruments aratoires, que les épreuves initiatiques des néophytes dans le bois sacré lors des cérémonies du *poro* font référence aux gestes des cultivateurs. Ces épreuves initiatiques du *poro* sénoufo, connues pour leur pénibilité (Zempléni 1993, 1996), sont même « chapeautées » par le travail agricole et vécues comme un « sillon interminable » marqué par la souffrance (p. 223). Par le biais de nombreux entretiens, récits de vie ou extraits de la littérature orale, on remarque que la notion valorisée de souffrance – physique et morale – est étroitement liée aux rapports de genre dans cette société, et qu'elle imprègne les itinéraires biographiques.

Parmi les qualités de cet ouvrage, figure son évocation des multiples interdits dont le travail agricole fait l'objet, interdits qui contribuent à délimiter les contours d'un « travail rituel » qui n'en demeure pas moins un *faliwi*. En effet, si les cultivateurs sénoufo valorisent à ce point les travaux agricoles, ils doivent en certaines circonstances s'en extraire en obéissant à une série d'interdits qui ne leur permettent plus de s'y adonner. Il existe même des individus pour lesquels le travail de la terre est totalement proscrit. Ces interdits contribuent à faire exister ce que Marianne Lemaire nomme un « chômage rituel » : un temps particulier destiné à une pratique religieuse, souvent liée aux sacrifices et rites pour les instances relevant du monde invisible pour les Sénoufo. Parfois, les interdits imposés à un individu sont tels qu'ils laissent deviner l'élection de ce dernier par une puissance émanant du monde invisible, laquelle l'obligera à délaisser le travail agricole pour celui, non moins pénible, de l'initiation au *sandogi* à l'intérieur duquel sont « recrutés » les devins.

Sans être confus, cet ouvrage condense de nombreuses informations sur la société sénoufo. L'intérêt porté aux représentations du travail est l'occasion de découvrir le travail agricole et les répertoires de chants qui lui sont liés, mais aussi les travaux collectifs mineurs entourés de musique et de chants jusqu'alors méconnus. Les chants transcrits, d'une beauté remarquable, sont une invitation à la littérature orale des Sénoufo.

Par ailleurs, la complexité du terme *faliwi* et la multiplicité des significations qu'il soulève permet à Marianne Lemaire d'offrir un point de vue nuancé sur la société sénoufo qui échappe à toute caricature. Cet ouvrage déconstruit et explicite le « portrait du Sénoufo en travailleur » hérité de la période coloniale, archétype qui a eu des prolongements jusque dans le contexte postcolonial. En édifiant un portrait du Sénoufo en travailleur durant la période coloniale en désignant les Sénoufo comme des individus soumis, « pacifiques jusqu'à la passivité », les administrateurs se sont en définitive mépris sur la véritable conception sénoufo

du travail. Ils l'ont simplifiée, oubliant que le labeur agricole constitue un combat, une éthique en soi et non une valorisation de la résignation.

En abordant la question de la conception sénoufo du travail, cet ouvrage livre une multitude d'informations sur le labeur agricole et sur d'autres champs de la vie sociale en même temps qu'il questionne le sens d'une catégorie indigène polysémique. On regrette toutefois l'absence de textes transcrits dans la langue sénoufo tyebara, matériau qui aurait pu permettre à ses locuteurs de se réappropriier l'ensemble des savoirs produits sur eux, à l'heure où l'anthropologie semble entrée dans une « ère de la restitution ».

Références

- ZEMPLENI A., 1993, « L'invisible et le dissimulé, du statut religieux des entités initiatiques », *Gradhiva*, 14: 3-14.
- , 1996, « Savoir taire. Du secret et de l'intrusion ethnologique dans la vie des autres », *Gradhiva*, 20: 23-41.

Marie Lorillard
Laboratoire ATOTEM—Anthropologie des traditions orales et du temps
Université de Bordeaux 2, Bordeaux, France